Vicente Hernández : « Je ne suis qu'un chroniqueur de mon village »

La salle Martínez Villena de l'Union des Ecrivains et des Artistes de Cuba (UNEAC) a accueilli la présentation du volume ***Vicente Hernández***, du critique et journaliste Toni Piñera. C'est la seconde monographie de la maison Collection s/g, spécialisée en art contemporain qui se produit au pays.

La présentation a donné à Cubarte l'occasion de parler avec cet artiste qui nous a enchanté avec ses paysages très particuliers de Batabanó, sa terre natale.

Comment expliquez-vous cette thématique récurrente dans votre œuvre ?

Je pense qu'en réalité je n'ai fait autre chose qu'être un chroniqueur de l'endroit où j'habite. Beaucoup parmi nous quittons le village un jour en quête de la grande ville. La grande ville qui nous a reçus, qui nous accueille. Mais, en quelque sorte, nous apportons des légendes, des mythes, des traditions de notre terre natale et nous les implantons dans la ville.

Le petit village est mon motif d'inspiration. Je me rends compte que tout ce que j'ai fait est de redécouvrir quelque chose qui arrive à toute le monde et c'est la singularité de chaque village.

Je sens que le temps n'y passe pas. C'est quelque chose qui va des gènes des parents à ceux des enfants et des petits-enfants. On retourne et voit les mêmes gens, les mêmes visages. Ils n'ont plus les mêmes prénoms car ils ont été remplacés par d'autres générations. Ils sont tellement endémiques qu'il est intéressant comment tout est gelé.

Je proviens d'un village où les ouragans bouleversent et dérangent la réalité. Le peuple s'affole et les gens courent pour essayer de sauver autant que possible. Et une fois l'ouragan est passé, les gens reconstruisent, avec ce qu'ils avaient déjà, les espaces vitaux nouveaux.

Il me semble que le plus important n'est pas le moment où ils ont résisté l'ouragan mais comment ils reconstruisent. La capacité de la récupération humaine. Comment les choses peuvent êtres surpassées à partir de du malheur lui-même. Non seulement le percevoir du point de vue météorologique mais social aussi.

Vous avez avoué avoir une certaine dette avec le réel-merveilleux d'Alejo Carpentier…

Absolument.

C'est car vous l'avez beaucoup lu ou simplement pour une affinité en ce qui concerne le mode d'expression ?

Cela est très intéressant. J'ai beaucoup lu Carpentier et García Márquez, comme je crois que nous a arrivé à la plupart des intellectuels cubains. Mail il y a encore une autre chose : j'ai été tout simplement un chroniqueur, comme je vous disait il y a un instant.

Je pense que, simplement, un jour Carpentier s'est risqué à raconter une histoire qu'il a vécu. Il a récréé un peu de l'histoire avec la réalité même. Il ne faisait que raconter une histoire. Ce qui semble absurde ailleurs, ici est naturel. Quelque chose qui arrive tous les jours. Je n'ai fait que raconter une histoire. En effet c'est le réalisme magique ou le réel merveilleux entravé dans la peinture. Ce n'est pas autre chose que çela.

Vous travaillez ce thème et ce style dans votre peinture depuis quelques années. Avez-vous l'intention de continuer ou sentez-vous que cela arrive à la fin ?

Mes œuvres les plus récentes n'ont pas été vues par le public cubain depuis longtemps. L'œuvre a évolué vers une vocation plus expressionniste, pas si surréaliste.

Et c'est une œuvre nouvelle, d'une vision sociale plus critique, d'une observance de notre réalité et de la réalité universelle, de l'individu même. Plus maintenant tant du point de vue poétique et passivement contemplatif mais plus inséré dans la partie de l'expression même.

J'ai également exploré d'autres formes de l'art, non seulement la peinture : je travaille la sculpture et la gravure. La sculpture en bronze me surpasse du point de vue psychologique car dans mon enfance j'étais sculpteur, pas peintre, et c'est pour moi un retour à l'essentiel. Je pense que là il y a beaucoup de fils conducteurs provenant de ce premier moment mais qui évoluent.

Est-ce qu'il y aura une exposition comprenant certaines de ces œuvres ?

Oui, je veux exposer à Cuba. Avant, nous affichons les œuvres dans des foires internationales des Etats-Unis où je participe systématiquement chaque année. New York, Los Angeles, Chicago, Miami…

Il faut voir comment projeter cette œuvre pour qu'elle puisse être comprise et pas mal interprétée car il y a des éléments qui sont peut-être un peu choquants à l'heure de les confronter. Je pense toujours comment le faire, mais je le ferai définitivement.

Est-ce que le texte comprend cette étape plus récente de votre travail ?

Il y a la naissance de cette étape. Il y en a deux œuvres.

Comment avez-vous reçu ce livre écrit par Toni Piñera ?

Je suis très content. En fait nous l'avons presque fait ensemble. Toni a préparé une grande interview et à partir de là il a fait tout un parcours à travers ma vie et mon œuvre.

Ce livre est le livre de tous. Toni a été le leader mais il y a beaucoup d'autres personnes dont Sergio López, le directeur de la Colección ; mon épouse, Jacqueline Carvajal, qui est historienne de l'art ; Gabriela Hernández en tant que spécialiste….

Il y a eu une équipe de travail qui a recueilli beaucoup d'éléments et de textes faits par quelqu'un d'autre. Tout cela me rend très heureux car j'ai vu tant d'amis faire des contributions pour ce livre. C'est le plus important.